

puisque ses ressources de revenu résident presque entièrement dans les droits perçus sur les marchandises importées pour la consommation.

Le port de Montréal comme nous l'avons déjà démontré par des chiffres officiels est celui qui fournit à la nation la plus grosse part de ses revenus. Il est, en conséquence, nécessaire que l'attention du gouvernement se porte tout particulièrement sur les améliorations devenues nécessaires dans notre havre et sur le creusement du chenal qui y amène les navires transocéaniques. Nous avons des promesses à ce sujet ; il y a des études, des projets, des devis ; études, projets et devis ont été discutés. Il n'y a plus de temps à perdre désormais ; ce ne sont plus des paroles qu'il nous faut, mais des actes.

COMPLETEZ VOS RENSEIGNEMENTS

La *Gazette du Canada* donne tous les mois l'état des marchandises entrées pour la consommation dans le mois précédent. C'est un renseignement utile, mais qui serait bien mieux apprécié du commerce et de la finance, si en regard on voyait les chiffres correspondants du mois de l'exercice précédent et si, en outre, on faisait ressortir les chiffres pour l'exercice en cours et l'exercice précédent des importations à date. Ainsi, en février, nous avons parcouru huit mois de l'exercice en cours ; nous devrions trouver à la *Gazette du Canada* les importations des huit premiers mois de l'exercice 1897-98 et, en regard, celles des huit premiers mois de l'exercice 1896-97 ; c'est par des comparaisons seulement que la publication des chiffres peut être intéressante et utile ; les importations d'un mois ne signifient pas grand'chose pour le commerce, c'est le résultat de l'ensemble qui donne la vraie signification de notre commerce d'importation. Ce que nous disons des marchandises à l'importation s'applique également à celles à l'exportation.

Le commerce a intérêt certainement à savoir que, dans le mois de février il a été importé pour \$10,097,663.00 dont \$6,756,469.00 en marchandises imposables ; \$3,186,760.00 en marchandises entrant en franchise et \$154,434.00 en monnaie d'or et d'argent.

Mais il lui est bien plus utile encore de savoir que, depuis le commencement de l'exercice, il a été

importé pour \$63,785,000 de marchandises ; tandis que, pour les huit mois correspondants de l'exercice 1896-97 les importations n'ont été que de \$73,278,000. Cette comparaison dit quelque chose aux yeux du lecteur, tandis que le tableau actuel ne lui dit rien, et, s'il a besoin de se reporter en arrière, il lui faut faire un travail de recherches de plusieurs heures qu'il serait facile de lui éviter, si le personnel chargé de la statistique à la *Gazette du Canada* comprenait l'importance des renseignements qu'il doit au public.

Tels que publiés actuellement, les tableaux des importations et des exportations ne signifient rien ou bien peu de chose ; il dépend du Ministre du Commerce qu'ils soient intéressants et utiles pour tous. Nous pensons qu'il suffit de lui signaler cette lacune pour qu'il s'empresse d'y remédier. Il n'y aura qu'un écho dans le monde commercial pour l'en remercier.

LA SITUATION DU FROMAGE

Une vente à l'encan de 15,000 boîtes de fromage canadien, a eu lieu à Liverpool, et le câble nous a fait connaître que les ventes s'étaient faites de 35 à 37s, poids marqués et au comptant, ce qui équivaut à un prix de 38 à 40s aux conditions ordinaires du marché de Liverpool ; tandis que le prix du câble public est encore à 38s. Un autre câble adressé à un particulier diffère quelque peu et donne comme prix de vente pour ces 15,000 boîtes, de 32 à 38s ce qui équivaut à 6 et 7½c. net à Montréal. Quoiqu'il en soit, nos exportateurs ont été agréablement surpris, ils ne s'attendaient pas à un pareil résultat qui fait supposer que les bas prix payés pour le fromage en ont activé la consommation.

Dans l'intérêt de notre production future c'est un heureux présage que l'augmentation de cette consommation ; mais il ne faut pas perdre de vue néanmoins qu'il y a limite à tout. Notre production et nos exportations de l'année qui va finir ont atteint un développement inusité et n'ont pas peu contribué à la baisse des prix sur les marchés étrangers. L'ouvrier anglais, qu'on ne l'oublie pas, ne peut pas se nourrir exclusivement de fromage. La viande lui est également offerte à bon marché depuis que l'Australie et la République Argentine envoient sur les marchés anglais des cargaisons entières de bœufs et de

moutons en carcasses. Aussi préférerait-il encore se nourrir de viande quand elle sera proportionnellement moins chère que le fromage.

Le premier soin des patrons de fromagerie devra donc être d'éviter, cette année plus que jamais, la fabrication du *fodder cheese* qui, comme nous l'avons maintes fois répété déjà, jette du discrédit sur nos produits et qui, en outre, dans les circonstances présentes, aiderait encore au maintien des bas prix. Même en ne fabriquant pas de fromage de foin, cette année, on ne s'attend guère à voir des prix de début vraiment rémunérateurs pour le bon fromage provenant du lait des animaux en pâture. Il faudrait donc s'attacher à faire un peu plus de beurre et un peu moins de fromage et, dans tous les cas, il faudra surtout s'appliquer plus que jamais à ne faire que du fromage et du beurre d'excellente qualité. Il ne faut pas oublier que, quand il y a surabondance d'un produit sur le marché, c'est toujours la qualité inférieure du produit qui subit les plus fortes atteintes quant à la baisse des prix. La fabrication d'un bon article ne coûte pas plus cher que celle d'un mauvais, il demande plus de soins seulement ; et comme, en toutes choses, il faut bien faire ce que l'on fait, il faut faire de bon fromage et de bon beurre. Il ne faut pas être prophète pour prédire que, en 1898, ceux qui n'apporteront pas sur le marché des produits vraiment supérieurs tireront peu de fruit des produits de la laiterie.

Par fausse économie les patrons de fromagerie engagent encore parfois des fromagers qui sont plutôt des apprentis que des praticiens et, quand ils ont économisé quelques piastres sur le salaire de leur employé, ils s'imaginent avoir gagné quelque chose. C'est le contraire qui a lieu. Un bon fromager gagnera bien mieux un salaire un peu élevé qu'un apprenti ne gagnera des gages réduits. Un homme qui connaît son métier ne manque pas sa fabrication ; il tient compte de tous les faits de lieux et de temps, il sait se plier à toutes les circonstances de la fabrication ; ses produits sont toujours vendables et rapportent les plus hauts prix du marché sans jamais décevoir ses patrons. En supposant une différence de ½c, seulement par livre sur les produits de deux fromagers pendant toute une saison. l'écart représente, en fin de saison, une somme de piastres respectable qui doit faire